

**UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES  
FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES**

**Entretiens sur le roman sentimental**

PINI  
Florence

dans le cadre du cours de :  
Séminaires et rédaction de textes scientifiques  
Séverine Olivier

ANNÉE ACADÉMIQUE 2006-2007

## Introduction

Bien qu'il soit reconnu, et même plébiscité aux Etats-Unis, le roman sentimental fait l'objet de nombreuses critiques dans des pays européens tels que la France et la Belgique. Il est renié, méprisé, ou au minimum sujet à des a priori.

On le classe dès le départ dans la paralittérature ; ce n'est donc pas vraiment une littérature reconnue en soi. Il s'agit souvent d'une lecture sérielle, et donc mal considérée. Dans la même veine, le roman sentimental est traité de « mauvais genre » et de « sous littérature ». Pire, il est quasiment un des genres les plus méprisés de la paralittérature, bien plus que le roman policier ou la science-fiction. Sa dénomination la plus largement répandue reste le « roman à l'eau de rose » ou « le roman d'amour ».

Son origine même est assez douteuse : il existe plusieurs possibilités. Pour Brunot Pequignot, fin 19<sup>e</sup>, début 20<sup>e</sup> siècle, des histoires d'amour sont introduites dans le roman populaire. Elles font partie de la collection Stella et sont publiées dans des magazines comme *Le Petit Écho de la mode*. Des auteurs connus surgirent alors, tels Delly, Max du Veuzit et Magali.

Julia Bettinotti appuie l'hypothèse que le roman populaire est né à l'âge industriel. Il émerge au 18<sup>e</sup> siècle mais il connaît un grand essor au 19<sup>e</sup> siècle, dû en partie à la naissance du roman-feuilleton. Elle le rattache à *Pamela* (1740) de Samuel Richardson. En France, d'autres le rattachent à *Tristan et Iseut*, puis à la *Princesse de Clèves* (1678) de Marie-Madeleine de La Fayette.

Les reproches faits au roman sentimental sont nombreux, tant de la part des intellectuels que de la presse.

Les intellectuels lui reprochent différentes choses. Daniel Couégnas le décrit notamment comme ayant « *une tendance à la reprise inlassable des mêmes procédés (...) sans aucune mise à distance ironique ou parodique...* ». Les effets de suspense et le narratif dans l'espace textuel sont importants, et les personnages sont réduits à des rôles stéréotypés « *facilitant la lecture identificatoire et les effets de pathétique* ». Julia Bettinotti propose quant à elle un schéma commun du roman Harlequin qui consiste en cinq motifs stables : la rencontre, la confrontation polémique, la séduction, la révélation de l'amour et le mariage. Or, ces motifs sont soit non valables pour certains romans, soit dépassés, comme le mariage. Car Harlequin évolue avec son temps et son public.

Enfin, Michelle Coquillat fait un véritable pamphlet de son article « Romans roses pour femmes modernes ». Pour elle, le récit est lourd, les répétitions rebutantes, et le lectorat « *très jeune, particulièrement en France* ». La lectrice s'identifie à l'héroïne, qui est elle-même soumise au héros « *omnipotent, autoritaire* ». Même la modernité de ces romans est blâmée : les femmes travaillent mais ne peuvent à aucun prix être carriéristes. Elle conclut en précisant : « *La littérature de gare s'apparente à un livre de recettes qu'il faut suivre pour atteindre le bonheur.* ».

La presse francophone ne se montre guère plus charitable. Elle reste surtout suspicieuse devant les chiffres des recettes, et se montre plus « cliché » dans ses critiques que les romans en eux-mêmes. Elle critique leur mode de fonctionnement, comme le marketing et les profits, et elle attaque les lecteurs, dont on parle beaucoup plus que des auteurs, presque considérés comme des machines travaillant à la chaîne. Elle accuse le roman sentimental d'être répétitif, mal écrit et rétrograde.

Julia Bettinotti et Claude Lizé affirment pour leur part qu'aucune critique savante ne daigne regarder le roman Harlequin, et la critique journalistique est « *ignorante de son objet (...) en un mot désintéressée sinon par la réussite financière des Entreprises Harlequin* ». Mais si la lecture du roman d'amour est une « *faute* », on constate que leurs maisons d'édition suscitent respect et admiration pour leurs réussites financières. La presse intellectuelle accorde une grande place au roman d'amour, mais les références sont toujours incomplètes ou hors-texte, ce qui est déjà une marque de mépris. Et la presse populaire s'intéresse seulement à l'enrichissement de l'entreprise.

Leurs couvertures parfois tapageuses et les slogans stéréotypés des collections, du style « La force d'une rencontre, l'intensité de la passion » pour la collection Azur, sont aussi sujets à critiques. Ces éléments externes sont pourtant décidés par les maisons d'édition, et pas par les auteurs.

Le roman sentimental défend une certaine idéologie de l'amour. Les personnages succombent souvent à un « coup de foudre ». Ils sont complémentaires et destinés l'un à l'autre. Ils finissent par faire l'amour parce qu'ils s'aiment, d'un amour unique. Ces romans sont basés sur l'émotion et le pathos. En effet, l'amour est leur seul sujet.

Mais cette idéologie est discutée. Beaucoup de gens y voient une domination de l'homme sur la femme, comme Coquillat et certaines féministes. Il existe pourtant bel et bien une évolution. Brunot Pequignot distingue trois périodes dans l'histoire d'Harlequin en France : de 1977 à 1982 ou 1983 (l'héroïne est vierge, jeune), une deuxième période qui va jusqu'en 1988 (les relations sont plus charnelles, la différence d'âge entre les héros diminue) et enfin la dernière période, où nous sommes toujours (le mariage et la différence d'âge ont disparu).

Ces romans finissent toujours bien, ce qu'on leur reproche souvent aussi. Beaucoup les rapprochent du conte de fées mais le roman sentimental n'est pas aussi en dehors des réalités que le pensent ses détracteurs. Comme le dit Constans Ellen, « *le roman d'amour textualise de la réalité la dose nécessaire pour que la lectrice y trouve des références et des repères qu'elle reconnaît* ». En somme, il encourage le rêve, mais il pose des points de repère tirés de la réalité.

Les attaques contre les lecteurs de « romans roses » font rage également. Le mépris subi par le roman sentimental rejaillit sur ses lecteurs et surtout... ses lectrices, puisque ce sont principalement des femmes. Selon Coquillat, les lectrices sont des « *femmes de milieu populaire, les moins éduquées, les plus vulnérables* ». Ce sont des lectrices « *faibles et peu éduquées* ». Outre cette accusation « classique », on remarque que les slogans et les préfaces des romans ne mettent pas les lecteurs en évidence ; ils sont souvent réducteurs. Et les

éditeurs s'adressent aux femmes alors que des hommes lisent aussi ! Les lectrices sont souvent traitées de « midinettes, ménagères et grands-mères nostalgiques »<sup>1</sup>.

Nos pays mettent la littérature sur un piédestal, et s'il existe une littérature « légitimée », les gens consomment une littérature de masse, souvent de la paralittérature. Les partisans de LA littérature et la presse féminine critiquent le roman sentimental pour se défendre eux-mêmes, et ne pas être un jour confondus avec ce qu'ils considèrent être un « sous genre ». Le fait que ces romans soient plus lus que leur propre production a en effet de quoi faire peur.

Le genre a un caractère hybride, puisqu'il se diversifie en sous-genres. Et il varie ; il peut proposer aussi bien un texte descriptif que parodique, contrairement aux caractéristiques énoncées par Daniel Couégnas.

Le roman sentimental est-il méprisé à juste titre ? Les auteurs n'ont-ils pas droit à une certaine considération ? Cette romance peut offrir le pire comme le meilleur, mais nous sommes toujours enclins à nous tourner du mauvais côté des choses, jugeant parfois même avant de lire, selon des clichés erronés. Le roman sentimental donne une représentation positive du couple, basée sur la communication réciproque et le respect. Le lire peut aider à comprendre les besoins des femmes et de la société.

### **Problématique du thème : Comment lit-on le roman sentimental ?**

Il existe deux manières d'analyser le phénomène :

- « Les théories de la réception et du lecteur virtuel » : à partir du texte on s'intéresse à la manière dont on peut le lire et on peut induire des pratiques. Julia Bettinotti et Paul Bleton abordent cette théorie dans leur article « Le mauvais goût, ça s'apprend ! ». Ils parlent notamment de « *la compétence lectorale issue de la lecture sérielle* ». Ils mettent en évidence la reconnaissance et la prédiction.

- « La sociologie de la lecture » : on pose les questions directement aux lecteurs. Julia Bettinotti a écrit l'article « Lecture sérielle et roman sentimental » où elle se base sur des œuvres américaines. Ces dernières datent, mais leurs auteurs (Janice Radway, Carol Thurston) ont été les premiers à aller interroger les lectrices. Bettinotti trace un portrait de la lectrice sérielle.

L'idéal est d'allier les deux analyses. La théorie ne peut s'argumenter seule, et les propos des lecteurs sont parfois déformés, il faut donc faire attention.

Il s'agit ici de décrire les pratiques et l'acte de lecture, alors qu'il est sériel, et de voir si l'acte de lecture est différent des théories. Il faut également regarder l'évolution dans le temps de cet acte de lecture et si le lecteur a des compétences particulières.

La lecture du roman sentimental induit-il des comportements et des pratiques de lecture différents chez le lecteur de ceux qu'il pourrait avoir en lisant un autre roman ? La

---

<sup>1</sup> Termes employés par Annie Favier.

lecture sentimentale est-elle une lecture à part ? Ce sont les questions auxquelles nous nous efforcerons de répondre ici.

*Communelangua.com*

## La méthodologie

Neuf étudiantes suivent un séminaire à l'ULB sur le roman sentimental. Chacune a dû interroger deux lecteurs de romans sentimentaux. Parées des dix-huit entretiens, elles doivent individuellement aborder un point qui concerne le sujet du cours. En ce qui me concerne, mon sujet s'intitule « Comment lit-on le roman sentimental ? ».

Toutes les personnes interrogées sont des femmes. Elles ont également toutes la nationalité belge, à part une italienne et une brésilienne. Elles ont pour la plupart entre 49 et 65 ans. Alors que tous leurs pères travaillaient, presque la moitié de leurs mères étaient femmes au foyer. Une grande majorité de ces femmes sont mariées et ont des enfants. La plupart sont actives professionnellement et à part un ou deux cas, elles ont en général au moins fini les secondaires supérieures.

Trois lectrices interrogées ne lisent que des romans sentimentaux. Quelques-unes en lisent occasionnellement mais dans l'ensemble, ce sont des lectrices régulières.

Plusieurs de ces personnes sont des membres de la famille proche des enquêtrices : des mères, une marraine, une tante.

De plus, trois entretiens sont étroitement liés. Deux enquêtrices, Jacque Delvaux et Nicole, sont collègues et se prêtent régulièrement des romans. Et l'étudiante qui les a interrogées a elle-même été interviewée par un autre membre du séminaire. Deux autres entretiens concernent également des personnes qui se connaissent : Josiane Gysbrechts prête ses romans à Micheline Van Bunderen.

L'échantillon en notre possession est fort réduit, en effet nous n'avons que dix-huit questionnaires. Il est donc important de ne pas généraliser nos propos. Et on peut remarquer que ces enquêtrices ont certains points communs, notamment l'âge. Cela crée sans aucun doute une certaine tendance, que là aussi il ne faut pas généraliser. Mais l'avantage en est que nous pouvons voir en particulier le point de vue des femmes de cet âge.

## **Comment lit-on le roman sentimental ?**

### **Modes et pratiques de lecture**

#### **Où se procure-t-on le roman sentimental ?**

Contrairement aux idées reçues, la plupart des lectrices interrogées achètent ou ont acheté neufs leurs romans sentimentaux, que ce soit en librairie, dans les grands magasins, ou encore dans des clubs de livres comme Belgique Loisirs. Cela ne les empêche évidemment pas d'acheter aussi en seconde main, ce qui est également très courant. Une lectrice avait même un système où elle échangeait deux livres contre un chez un libraire de seconde main.

Les autres lectrices louent leurs romans dans une bibliothèque ou profitent de dons ou prêts de connaissances.

On peut remarquer qu'il est beaucoup plus facile et moins coûteux d'acheter en seconde main, puisqu'en Belgique il est déjà difficile de se procurer des romans neufs, et encore plus si on cherche un roman en particulier. Les chances de le trouver sont largement multipliées si on se résout à l'acheter de cette façon. De ce côté-là, les lieux ne manquent pas : Pêle-Mêle, brocantes, marchés, librairies de seconde main...

On remarquera qu'aucune lectrice interrogée ici n'est abonnée, puisque les abonnements sont inexistant dans notre pays ; elles choisissent donc en général elles-mêmes leurs romans.

#### **Comment choisit-on le roman sentimental ?**

Presque toutes les lectrices interviewées choisissent leurs romans sentimentaux selon le résumé, ce qui prouve que l'histoire les intéresse avant tout. Cela ne les empêche pas d'être critique à cet égard, comme l'explique Edwine (une lectrice de 63 ans, mariée, qui a terminé ses secondaires et qui a fait du secrétariat et informations techniques en isolation) : « Je lis les résumés, mais ils ne sont pas toujours exacts. Une fois de plus, c'est tellement peu fréquent sur le nombre que j'ai déjà lu : parfois on vous résume juste le début de l'histoire, soit quasi la fin, soit parfois vous trouvez que ce n'est pas du tout ça, qu'ils ont mal interprété ou qu'ils n'ont pas lu le livre comme il faut. »

En ce qui concerne les couvertures assez « visibles », les avis sont partagés. Elles ne choisissent pas en priorité par rapport à cet élément, mais il peut avoir de l'importance. Si pour certains elle aide à visualiser la future lecture, pour Valérie (une interviewée de 55 ans, mariée, qui a fait des études d'institutrice après les secondaires, son métier jusqu'à sa pré-pension) : « Ben non, elles sont ridicules ! (...) Parce qu'elles n'ont, très souvent, rien à voir avec ce qui a à l'intérieur du livre ». Une petite majorité est neutre à ce sujet.

Les titres remportent plus d'adhésion puisque les regards de la moitié s'y attardent. Par exemple Denise (56 ans, mariée, a fini ses secondaires supérieures, et employée dans un ministère à mi-temps) affirme que : « Le titre a une influence oui. D'ailleurs je regardais le

titre et d'après le titre j'allais voir le résumé alors. ». Les autres sont neutres et une très petite minorité n'est guère attirée par cet élément.

Il est sans doute nécessaire de souligner que les titres sont plus souvent inadaptés que le résumé à cause de leur traduction. Par exemple, *Sweet forever* s'est transformé en *Dans les bras d'un pirate*<sup>2</sup> lors de sa traduction française. Le même problème se pose pour la couverture, qui ne reflète pas nécessairement l'histoire. Mais ces deux éléments servent surtout de point de repère au lecteur. Peu importe le titre ou la couverture, ils savent ce que contient le livre qu'ils tiennent en main. Leur fonction est surtout de le séduire.

Plusieurs lectrices regardent aussi... les auteurs ! Même la sérialité de la lecture n'empêche pas ces femmes d'avoir leurs auteurs préférés. Elles rachètent souvent les livres d'un auteur qu'elles ont particulièrement aimé. Une lectrice expérimentée, Cécile (32 ans, mariée, a fini ses secondaires inférieures, et gère une société de courriers express en tant qu'indépendante) déclare ainsi : « Et tout ce qui est Harlequin, là je choisis en fait l'auteur. Ça doit être un auteur qui doit bien être répertorié sur un site web américain qui fait un classement qui montre les meilleurs. Ils ont une cotation de A jusqu'à F. ». Une autre lectrice interrogée, Edwine, est même une fan inconditionnelle d'une seule auteure : « Barbara Cartland uniquement et le choix se fait en fonction de ce qui paraît mois par mois, au fil des publications et des réimpressions. »

Cependant, les lectrices qui ignorent les noms d'auteurs sont très nombreuses. Amélie (une étudiante de 22 ans, célibataire) raconte : « Non pas particulièrement parce que pour les romans sentimentaux comme je te l'ai dit tantôt je connais pas les auteurs à l'exception de Danielle Steel, donc je lis vraiment pour l'histoire simple tu vois... tandis que les autres je lis ce livre là parce que c'est un sujet qui me passionne, parce que la manière de traiter le sujet m'intéresse à priori ou parce que les auteurs je les aime beaucoup. » Elle compare déjà ici les auteurs de romans sentimentaux et ceux d'autres genres et on distingue déjà une différence notable : souvent, seule l'histoire intéresse les lectrices de romans sentimentaux, rarement les auteurs.

Mis à part la célèbre entreprise Harlequin, les éditeurs ont moins la chance d'être connus de leur public. Les lectrices connaissent plus ou moins vaguement Harlequin, Pocket, J'ai lu et Nous Deux. Par conséquent, les collections ne sont guère connues également, mais quelques noms ressortent : J'ai lu Aventures et Passion, les Best Sellers Harlequin, les Harlequin Azur, les Rouge Passion ou la série Blanche.

Enfin, certaines ne choisissent pas leurs livres. En effet, deux lectrices reçoivent les dons ou prêts de leurs connaissances. Et Cécile, elle, applique une autre méthode : « En fait, je ne les choisis plus, je les achète d'office si c'est un « J'ai Lu » parce que là, c'est vraiment les tous premiers que j'avais lu et donc je me suis mise dans leur collection. ».

Elle serait donc, selon Julia Bettinotti une « lectrice collectionneuse » : elle achète tout et vend ce qui ne lui convient pas.

---

<sup>2</sup> Titre d'un roman de Becky Lee Weyrich.

## Fréquence

La fréquence varie très fort d'une lectrice à l'autre. Certaines lectrices déclarent qu'elles sont capables de lire facilement un roman sentimental par jour, surtout en période de vacances. Mais la majorité lit entre deux et dix romans sentimentaux par mois. Deux lectrices en lisent occasionnellement, et deux autres n'en n'ont plus lu depuis des années.

Dans l'ensemble, les lectrices interrogées ici lisent beaucoup de romans sentimentaux et finalement, il semble que plus elles en lisent, plus elles ont envie d'en lire.

## Moments et lieux privilégiés

Les moments et lieux privilégiés par chacun peuvent être forts différents. Il existe pourtant une nette tendance. Beaucoup de lectrices lisent à des moments où elles savent qu'elles seront seules et tranquilles, comme le soir dans leur chambre. Éliisa (une étudiante de 20 ans, célibataire) témoigne ainsi : « Heu moi j'ai toujours aimé lire tu vois dans mon lit, le soir, avec ma petite lampe à côté de mon lit. Ouais c'est vraiment un moment à moi quoi, toute seule dans ma chambre. »

Il est tout à fait normal que la lectrice éprouve le besoin de s'isoler pour s'immerger dans le monde de son roman, et il s'agit d'un moment bien à elle, une activité qu'elle peut faire seule.

Mais les lectrices interrogées peuvent lire aussi le matin, ou à midi, souvent dans une position confortable, et dans un lieu reposant comme le salon, ou même le jardin.

La lecture s'intensifie ainsi parfois pendant les jours de congé et les vacances, puisque les lectrices ont ainsi plus de temps devant elles. Dans le cas d'une étudiante, cette lecture devient importante en période de stress, comme le blocus.

D'autres enfin lisent n'importe où et n'importe quand, par passion ou parce qu'elles n'ont rien d'autre à faire, par exemple au travail.

## Posture

La posture adoptée par les lectrices pour lire le roman sentimental est en général très confortable. Plusieurs lisent au lit, pelotonnées sur un fauteuil ou encore au soleil. Jacquie Delvaux (53 ans, mariée, a fait un graduat en assurances et employée chez AGF) expose : « Dans mon fauteuil, sans être interrompue. (Rires) Ou bien dans mon jardin, sur mon transat. »

## **Premiers gestes**

La plupart des lectrices interrogées lisent le résumé puis se mettent à lire le livre. Mais ce n'est pas le cas pour toutes. Edwine décrit ses habitudes : « Lire le résumé évidemment, et, ce qui est très intéressant dans les livres de Barbara Cartland c'est qu'il y a quasiment toujours une note de l'auteur et j'aime bien les lire. Il y a toujours une chose assez intéressante à apprendre sur le contexte historique. (...) Assez régulièrement, même au début de l'histoire, je vois la fin pour voir lequel va se marier avec laquelle. »

Edwine cite ici deux choses intéressantes. Elle lit une note de l'auteur qui lui apprend toujours quelque chose ; elle fait donc bien attention à l'histoire. Et elle parle d'une pratique nettement plus courante ; en effet, certaines lectrices lisent d'abord la fin, voire quelques passages du livre. Quelques-unes le font pour se souvenir si elles ont déjà lu un roman ou pas. Edwine le fait ici visiblement plus par curiosité.

Mais dans certains cas on peut parler d'une lecture sécuritaire. Par exemple Nicole (50 ans, célibataire, a fini ses secondaires supérieures, et actuellement employée chez AGF) rapporte qu'elle lit la fin : « Parce que disons que quand il y a des passages alors plus tristes, je sais que quand même de toute façon ça va bien se finir. Mais j'aime bien savoir comment ils arrivent au final. »

## **La lecture en elle-même**

Au vu des réponses des lectrices interrogées, il est visible qu'elles n'ont pas toutes le même genre de lecture. Bien au contraire, les paradoxes existent et sont à relever ici.

## **Lecture rapide ou hachée**

La plupart des lectrices préfèrent lire leur roman en lecture continue, pour diverses raisons.

Certaines pensent simplement que les romans sentimentaux se lisent vite et qu'il est donc très facile de rapidement les terminer. Véronique (45 ans, mariée, a fait un graduat en animation socio-culturelle des loisirs et du tourisme, et employée dans une organisation syndicale) justifie : « c'est le genre de bouquins qui se lit sur une demi-heure, une heure au maximum et on peut se permettre de lire tout d'un coup déjà ».

D'autres tentent de trouver des moments où elles ne seront pas dérangées. Elles laissent moins parler la logique et sont absorbées par l'histoire, comme Sophia (45 ans, mariée, a fait deux ans de spécialisation dans la couture, le prêt-à-porter, après ses humanités, et employée chez Colruyt) : « donc j'essaye de limiter, que quand j'ai vraiment le temps, où je sais lire d'une traite (...) parce qu'on est pris dedans, dans l'histoire hein (...) quand je commence à lire, là mon mari il sait que c'est au finish (rires)...400 pages je lis jusque 2h du matin...».

Cette lecture rapide peut s'expliquer par le contenu même du roman. En effet, le roman contient beaucoup de dialogues et un nombre limité de descriptions, ce qui facilite déjà la lecture. Le vocabulaire est assez simple également, puisqu'il reste largement compréhensible pour tous, et le lecteur y est habitué. L'intrigue et la psychologie des personnages aussi doivent être adaptées aux compétences du lecteur : ni trop complexes, ni trop simples.

L'histoire commence souvent *in medias res*, ce qui plonge directement la lectrice dans l'histoire. Nous pourrions donner ce passage en exemple : « « Je suis enceinte. » L'annonce de Susan résonnait encore aux oreilles de Hank qui restait sous le choc. Il avait tellement redouté cette nouvelle !... Oh non, le destin ne pouvait être aussi cruel ! »<sup>3</sup>

Voici donc ce qui peut former le début d'une histoire entre les deux héros dont on connaît d'emblée les prénoms. Le passage d'un chapitre à l'autre peut aussi rentrer en compte. Les fins de chapitre sont souvent calculées de manière à ce que la lectrice soit tendue vers la suite du récit : « Il la regarda avec une intensité rare, comme s'il voulait l'hypnotiser. - Je veux que vous prétendiez être ma fiancée, Sarah, durant tout notre voyage en Italie. Je veux que l'on vous considère comme la future Mme Kane Brody ! »<sup>4</sup>

Le héros assène cette déclaration à l'héroïne et on s'attend à avoir ensuite l'explication de cette mascarade, qui souvent ne s'en révèle pas une. En effet, la mise en scène de la fiancée imaginaire est un motif courant dans le roman sentimental. Il est prétexte à malentendus et finalement, à une grande déclaration souvent de la part du héros puisque c'est lui qui impose cette situation.

Enfin, l'auteur du roman sentimental peut user de techniques de retardement, ce qui signifie qu'il peut retarder au maximum certaines scènes importantes, telles que la rencontre entre les héros, leur premier baiser et bien sûr la révélation de leurs sentiments. On peut même dire que le roman sentimental en use abondamment puisque l'auteur invente en général mille et une péripéties pour laisser le temps aux protagonistes de comprendre leurs sentiments et de les partager.

Suite à ses éléments, nous pouvons affirmer que tout est mis en œuvre pour donner à la lectrice l'*envie* de poursuivre sa lecture. Comme le dit Bleton, elle éprouve en plus un réel plaisir par rapport à la vitesse de lecture et la maîtrise du récit.

Quelques lectrices interrogées ont une lecture tendue plus particulièrement vers la fin. Marie (49 ans, mariée, a fait des études de secrétariat de direction et travaille comme secrétaire de direction) raconte ainsi : « Ah oui j'aimais bien, j'aspirais à savoir comment ça allait se terminer même si je savais que ça allait bien se terminer, il y avait toujours des petits développements inattendus ! » et Josiane Gysbrechts (65 ans, mariée, a un diplôme d'institutrice et est institutrice retraitée depuis 17 ans) confirme : « Après, je me sens détendue. Mais quand j'arrive vers la fin, je ne sais plus m'arrêter. ». D'après Bleton, c'est grâce à l'intensité de certains moments que la lectrice est poussée à « répéter l'intensité de son trouble et son plaisir », donc de continuer à lire.

---

<sup>3</sup> Cet extrait vient du roman *Inavouable destin* de Beverly Barton.

<sup>4</sup> Ce second extrait provient du roman *Un rêve impossible* d'Elizabeth Duke.

La lecture hachée est une pratique courante pour quelques lectrices, mais là aussi différents facteurs interviennent. Des lectrices lisent en parallèle plusieurs livres, et hachent donc automatiquement l'une ou l'autre lecture. Une lectrice, Denise, pense plutôt qu'ainsi, elle aura encore de la réserve le lendemain : « Non, je finissais pas le roman le jour même. Je le continuais le lendemain ou quoi. Mais en général c'est des romans qui se lisent assez vite. (...)M'enfin quand j'étais prise, c'est vrai que j'avais envie de... et j'étais contente de me dire tiens le lendemain je regarderai la fin. ». Enfin, certaines lectrices n'ont pas le temps et préfèrent simplement continuer leur lecture pendant plusieurs jours de façon hachée, et lisent quelques pages par-ci par-là.

Cette dernière catégorie appuie la pensée de Julia Bettinotti qui soutient que la lectrice de romans sentimentaux possède une lecture fragmentaire et qu'elle « peut pratiquement ouvrir le livre n'importe où ou le reprendre après un certain laps de temps et savoir immédiatement où elle en est ». Nicole confirme cette hypothèse : « Ben donc, je lis quand je rentre alors après souper ou après dîner, bon avant de repartir on fait un petit break et je reprends mon livre. Maintenant quand on a un week-end où on est beaucoup parti, ça arrive que je ne sache pas terminer mon livre, alors je le reprends le week-end suivant et il faut quand même que je me remémore un peu... »

## **Lecture nonchalante ou non**

L'idée que la lecture des romans sentimentaux est tellement sérielle qu'elle en devient nonchalante est proclamée haut et fort par Bernard Lahire.

Les lecteurs eux-mêmes peuvent appuyer cette affirmation. Micheline Van Bunderen (63 ans, mariée, a un diplôme d'études professionnelles générales, et est femme au foyer) affirme ainsi : « Tu sais, moi je lis ça comme ça, à la va vite. Quinze jours après, je sais que je l'ai lu mais je ne connais plus l'histoire. Ça m'intéresse sur le moment mais ça ne me marque pas. »

On retrouve le concept de « produit de consommation jetable » chez Marie (50 ans, mariée et nounou à domicile) : « En fait, je les ai jamais lu deux fois sauf par accident. Je me disais tiens ça me dit quelque chose peut-être que je l'ai déjà lu, mais comme ça se ressemblait assez fort. ». Des lectrices font très attention à l'achat de leur roman au résumé, au titre et à la couverture pour être sûre de ne pas l'avoir déjà lu, ce qui est une grande preuve de nonchalance.

La lecture en diagonale peut être pratiquée par quelques lectrices. Ces dernières sautent des pages pour ne pas s'attarder sur des passages en particulier. Micheline saute les scènes érotiques, et Nicole explique « Quand c'est trop long, non. Tu sais, à la TV ou au cinéma, tu vois un paysage et en quelques secondes... là ils prennent des pages et des pages pour te décrire le paysage. Alors ça en général, je passe un petit peu... et je lis entre les lignes ! ». Plusieurs lectrices ont ainsi révélé que les descriptions trop longues les ennuyaient et qu'elles les passaient volontiers. Ces lectrices pratiquent ainsi ce que Julia Bettinotti appelle « le zapping ». Selon Gérard Mauger et Claude Poliak, le lecteur peut sauter les passages jugés ennuyeux ou difficiles, comme les descriptions, parce qu'ils entravent l'essentiel, c'est-à-dire l'intrigue elle-même. Il est vrai que c'est le développement de l'histoire qui intéresse le lecteur, et un habitué sait passer quelques pages puisqu'il connaît bien le schéma du roman sentimental.

À l'opposé, des lectrices s'impliquent dans l'histoire au point de ressentir des émotions, rire et larmes, et elles peuvent retenir les histoires. Quelques-unes développent même des habitudes qui prouvent que leur lecture est loin d'être nonchalante. Élisabeth explique : « Et je sais pas pourquoi, j'ai toujours pris l'habitude de retenir par cœur la dernière ligne. C'est trop bizarre. Je referme et je suis toute triste et je me répète cette phrase tu vois ». Cette même personne parle d'un roman de Johanna Lindsey, qui est visiblement un de ses romans préférés parce qu'elle le trouve drôle. Dans ce roman intitulé *Passagère clandestine*<sup>5</sup>, nous voyons qu'il y a humour et parodie, deux éléments que Daniel Couégnas exclut du roman sentimental, et qui aident la lectrice à se plonger dans son roman, et à l'apprécier d'autant plus.

Par exemple, Georgina Anderson, l'héroïne du roman, parle avec sa conscience à propos de sa nuit d'amour avec le héros :

« "Il n'en avait pas besoin. Il t'aurait prise, avec ou sans ta permission."

- Dans ce cas, qu'y pouvais-je ?

"Tu t'es montrée trop complaisante. "

- Tu ne t'en plaignais guère cette nuit... Ô mon Dieu, voilà que je parle toute seule, maintenant ! ».

Un bon exemple de parodie se retrouve dans le roman *Un duo inattendu* d'Amanda Quick : le héros rend un immense service à l'héroïne et pour le remercier elle lui donne un baiser. Il en reste surpris et elle se justifie par cette phrase « C'est ainsi que les héroïnes remercient leurs chevaliers dans les mauvais romans. »

L'idée que les lectrices sont impliquées dans leur livre au point d'être sourde à leur entourage revient également souvent, comme le dit Viviane, (49 ans, mariée, a fini ses secondaires, et est ouvrière emballeuse chez « Côte d'Or ») : « Je suis relax, tu peux me parler je t'entends pas. Tu dois vraiment être collé à moi et rester devant moi pour que je voie qu'on m'adresse la parole parce que quand je suis dans un livre, j'entends rien. »

Julia Bettinotti expose dans cet ordre d'idée : « Les personnes qui partagent leur vie se rendent vite compte que par et pendant la lecture les femmes échappent à ce rôle traditionnel et qu'en fait elles ne sont plus disponibles ». Leur lecture est un moyen évident pour ces femmes d'échapper l'espace d'un instant à leur vie, même si ce n'est pas toujours du goût de leurs proches. Ainsi, Sophia se sentait coupable parce qu'une fois lancée dans sa lecture, elle ne prêtait plus attention à son entourage : « (...) mais disons que quand ils étaient plus petits mes enfants, c'est vrai qu'à ce moment-là, ils avaient pas toute mon attention et qu'ils m'en voulaient peut-être bien un petit peu que...qu'ils voulaient aller quelque part et « oh non j'ai pas envie, je lis mon roman »... »

Mauger et Poliak parlent aussi d'une lecture considérée comme « impolie ou suspecte » à cet égard.

---

<sup>5</sup> Titre du troisième volume de la saga des *Frères Malory*.

## Double activité

Une double activité, c'est-à-dire la lecture et une autre occupation à côté, est loin d'être rare. Elle peut expliquer la lecture hachée ou la lecture nonchalante puisque en faisant deux choses à la fois, il reste difficile de se concentrer.

Des lectrices écrivent pendant la lecture de leur roman. L'une d'elles corrige les fautes d'orthographe dans ses romans, et l'autre, Edwine justifie sa double occupation de cette manière : « Je note des dates pour me retrouver un petit peu dans le déroulement historique, dans les règnes en Angleterre etc. C'est pour essayer de reconstituer l'Histoire et connaître des détails sur la vie des souverains comme la reine Victoria. Et alors par exemple, je note des phrases qui font réfléchir dans ces bouquins : « La vie est si oppressante parfois. Pas lorsqu'on a foi en soi-même ». »

Regarder la télévision en même temps peut aussi représenter une deuxième activité courante. Mais dans ce cas-là, la lectrice est souvent plus impliquée dans son roman, et ne regarde la télévision que d'un œil. Josiane Gysbrechts développe ainsi cette idée : « Ça m'arrive. Avant quand j'étais plus jeune, j'avais un livre sur les genoux, je regardais la télévision et je tricotais en même temps. (rires). Mais quand ça m'arrive je suis plus dans mon livre que dans le programme télé. »

D'autres lectrices interrogées admettent qu'elles peuvent lire deux livres en parallèle, comme encore une fois Josiane Gysbrechts : « (...) Je lis toujours deux livres simultanément. Un plus sérieux, et pour les moments où j'ai besoin de détente un livre plus léger comme un Harlequin. »

Enfin, une lectrice avoue même qu'elle fait du vélo dans une salle de gymnastique, tout en lisant son roman !

## Lecture achevée ou non

La majeure partie des lectrices interrogées achèvent toujours leur livre, qu'elles l'aiment ou pas, même si cela signifie qu'elles devront le lire en plusieurs fois. Certaines lectrices disent qu'elles abandonnent rarement et si elles le font, c'est que le livre ne leur plait pas depuis le début.

Par contre, deux ou trois lectrices admettent qu'elles ont déjà laissé un livre inachevé, parce si elles ne rentrent pas tout de suite dans l'histoire, elle n'ont pas la patience de le continuer. Valérie soutient ainsi qu'elle a abandonné parfois son roman : « Parce que c'était ou mal écrit ou ça ne me correspondait pas du tout. »

## Compétences

### Compétences particulières

Les lecteurs de romans sentimentaux interrogés ont des compétences qui leur sont propres, bien différentes de celles du « lecteur savant lettré », et qui vont des auteurs à l'évolution des collections.

L'auteure la plus citée est bien entendu Barbara Cartland. Les célèbres Danielle Steel, Virginia Andrews et Barbara Taylor Bradford sont souvent rapprochées des auteurs de romans sentimentaux.

Certaines lectrices manifestent cependant des connaissances plus poussées, telles Sophia : « dans les romans que moi j'aime bien j'aime bien Julie Garwood...euh Jude Deveraux...alors...y en a encore quelques-unes quoi mais... ». Il faut pourtant avouer que leur cas est manifestement limité en ce qui concerne les auteurs. Nous y reviendrons.

Les éditeurs et les collections sont en général plus connus, ou du moins les lectrices les visualisent mieux (grâce à la couverture notamment). Quelques lectrices en citent sans problème. Élixa le prouve : « Donc moi je lis, Aventure et Passions, Azur de Harlequin, les Best-sellers Harlequin, les Belgique Loisirs (...) ».

Les lectrices qui savent comparer peuvent même faire des gradations. Jacquie Delvaux estime ainsi : « Pour la collection je regarde quand même parce qu'il y a plusieurs sortes d'Harlequin et moi j'aime bien Harlequin de Luxe comme on dit. Donc c'est une barre un peu plus haut. C'est plus J'ai Lu, c'est déjà vraiment des bonnes séries quoi...des meilleures séries ! »

En effet, les romans varient très fort d'une édition ou d'une collection à une autre. Ils peuvent même s'avérer très différents dans une même collection. Nous pourrions citer en exemple le roman *Lady Vixen*<sup>6</sup> que semble tant aimer Cécile. Il se différencie des autres Aventure et Passions par de nombreux traits : il contient un prologue et un épilogue (ce qui peut arriver mais c'est loin d'être systématique), un grand nombre de descriptions, et il est également très long (il fait six cents pages là où un Aventure et Passions en fait en général trois cents !). Mais surtout, le contexte dans lequel se situe l'histoire semble aussi important que l'histoire d'amour elle-même. Enfin, l'auteur fait des citations littéraires au début de chaque partie de son livre.

Comme le pense Julia Bettinotti, même si elles n'en donnent pas de définition savante, la majorité de ces lectrices définissent effectivement sans de trop grande difficulté « le roman sentimental ».

Ces lectrices sont en général d'accord sur un point : les héros sont idéalisés, mais là aussi, elles repèrent leurs qualités récurrentes, même si elles veulent parfois ainsi se distancier de l'idéologie. Prenons le cas de Véronique : « c'est vraiment l'histoire quoi, la pauvre petite jeune fille qui rencontre le richissime, beau intelligent etc. hein...et puis bon voilà quoi ».

---

<sup>6</sup> Titre d'un roman de Shirlee Busbee.

Si le héros est en effet un peu macho et l'héroïne souvent une femme au fort caractère, ces histoires sont pour Janice Radway des « chroniques de triomphes féminins ». Pour les lectrices, l'héroïne arrive à une victoire sur le héros, en l'amenant à se civiliser. On retrouve souvent l'idée à la fin du roman de la soumission de l'homme à son amante. Pour illustrer cet élément, nous pouvons donner l'extrait du roman *Coureur de jupons* de Barbara Dawson Smith. Après avoir satisfait le fantasme de son amante, le héros lui fait une déclaration dans ce sens : « Tu m'as ensorcelé, murmura-t-il. C'est moi qui suis ton esclave et pour toujours. »

Selon Bleton, il faut « repérer l'accord tacite entre lecteur, romancier et éditeur, ce sur quoi, sans phraser, ils s'entendent ». Finalement, c'est un peu toujours le même type de personnage qui revient d'un roman à l'autre. Le type de héros et son univers de référence laissent attendre un type d'histoire, ce qui est pertinent pour l'acte de lecture, pour la reconnaissance et la prédiction, et pour intégrer de nouveaux schémas et modèles utiles à d'autres lectures ultérieurement.

Enfin, en ce qui concerne l'évolution des collections, les réponses obtenues par les lectrices interrogées sont très différentes. La moitié ne remarque aucun changement. Mais les autres voient quelques petites différences. Josiane Gysbrechts donne une information reprise par plusieurs lectrices : « Peut-être bien que dans les derniers, ça devient un peu plus érotique. Avant c'était plus sage je vais dire. Yvette me l'a fait remarqué aussi après avoir lu un livre de chez Harlequin, un *Passion*. ». Valérie, elle, remarque autre chose : « Les situations hommes-femmes ont évolué par rapport aux années 60' ».

Quant à Cécile, elle se différencie une fois de plus des autres lectrices : « Moi j'aime pas parce que y'a plus de texte intégral, y'a des coupures dans la traduction. Mais je lis en espagnol, pas trop parce que je ne sais pas lire assez bien, je suis malade de voir qu'en espagnol, le texte est intégral et pas en français, mais je continuerai à lire en français. Le texte est intégral en espagnol, c'est quelque chose qui me tue. Y'a aussi des sagas qui sont coupées en plein milieu des livres, on n'a pas tout, ça, ça m'agace. En fait, ces bouquins passent devant un comité de lecture qui n'aime pas le roman sentimental et ils s'en foutent de ce que nous on ressent. » Elle va donc jusqu'à lire en espagnol plutôt que d'accepter le manque d'intégralité du texte. Elle adresse ainsi une grande critique au comité de lecture et aux éditeurs.

Des compétences dont les lecteurs n'ont peut-être pas forcément conscience leur sont logiquement attribuées. Bleton explique que la lecture sérielle développe « la constitution d'une compétence particulière, sous forme d'encyclopédie, de savoir accumulable, de théorie spontanée, mais elle entraîne aussi une évolution qualitative de cette compétence, dans les séries moins conventionnelles, plus déterminées par l'approfondissement d'un personnage, d'une inspiration (...) »

Bleton parle de la capacité de reconnaissance des lecteurs: « Ils (les moments de reconnaissance) annoncent le genre, l'univers de référence, la *fabula* préfabriquée, le héros récurrent... ». Et « Au-delà de la seule reconnaissance, le lecteur s'amuse avec le texte. (...) Ou encore il joue de ses propres registres de compétence. » Le lecteur n'est pas donc passif, il participe à sa propre lecture, il joue avec ses connaissances accumulées. La reconnaissance peut aussi porter sur le topos, le motif, ou l'acte.

Bleton prête aussi au lecteur une « force de prédiction », « à la fois fonction de la stabilisation des récits et des connaissances intertextuelles du lecteur ». En effet, quelques lectrices arrivent à repérer ces références. Cécile explique : « J'aime beaucoup quand il y a

des références à Jane Austin dans les bouquins et je trouve ça très amusant parce que Jane Austin est, pour nous les romantiques, le premier auteur romantique. »

Si le lecteur sériel est fidèle à un auteur ou une collection, la « version hyper-stabilisée de tel genre permet des prédictions plus assurées. » De plus, les prédictions sont de deux ordres, par leur objet et leur portée. Les premières sont des prédictions cognitives, orientées vers la fin du récit ou de la séquence et les secondes sont des prédictions émotives, orientées vers les nœuds d'intensité. Certaines scènes du roman attirent plus l'attention du lecteur que d'autres. Par exemple les disputes et les réconciliations des héros, et bien sûr le moment où ils s'avouent leur amour, tout à la fin du livre. Bleton explique qu'en plus de la coopération cognitive, une coopération libidinale est exigée du lecteur. Les scènes érotiques sont présentes dans de nombreux romans, n'en déplaise à certains lecteurs. C'est une dimension importante du roman puisqu'il prouve l'amour des deux protagonistes, souvent avant même qu'ils ne se l'avouent. Ces scènes jouent sur l'imagination amoureuse des lectrices, et elles peuvent plus ou moins s'y appliquer et y faire attention.

## Compétences critiques

Les lectrices interrogées ont aussi fait preuve d'esprit critique. Contrairement à ce que pensent les critiques, elles peuvent assez se distancier du roman que pour lui reprocher certaines choses. Certaines critiques reviennent régulièrement.

Le roman sentimental est considéré comme étant « nunuche ». Éliisa hésite : « (...) j'ai mièvre en tête mais je sais pas si c'est le bon mot. J'sais pas c'est comme les Barbara Cartland, ils sont assez un peu trop quoi. »

Mais surtout, la critique qui revient constamment concerne le style et le vocabulaire du roman d'amour. Véronique s'étale sur le sujet : « Beaucoup de romans américains quand même, enfin écrits par des Américaines, mais disons qu'il y a quand même une petite recherche littéraire... tandis que les Harlequin ça c'est vraiment... vocabulaire primaire quoi, enfin les constructions de phrases tout ça c'était pas extraordinaire quoi... » et elle ajoute plus tard : « Non ! Les autres romans y a quand même des différences... la façon d'écrire, là la façon d'écrire elle est quasiment la même pour tout le monde parce que déjà je parie qu'il y a trois traducteurs et que les trois traducteurs sont... enfin que ce sont toujours les mêmes personnes qui traduisent (rire) ce genre de bouquins donc euh... y a pas beaucoup de vocabulaire ni rien, quoi que ce soit... on lit quand même un bouquin... les styles d'écriture sont très différents dans les livres... j'allais dire normaux mais (rire)... enfin dans les autres catégories de bouquins... les histoires sont plus approfondies... oui c'est tout à fait... ça n'a rien à voir. ». Josiane Gysbrechts, elle, va très loin dans sa critique : « C'est pas... Enfin... Ca n'a pas beaucoup de style à vrai dire. Ce n'est pas ça qui est bien. Je crois que tout le monde peut écrire ça. ». Elle reprend une idée ici courante : les livres sont faits à la chaîne par des auteurs habitués, donc écrire un roman sentimental est finalement presque facile, à la portée de n'importe qui. Même si les auteurs ont en effet un schéma à suivre, ils ont une large marge de liberté. Être écrivain est un métier, et certaines lectrices en sont bien entendu conscientes. Viviane, par exemple, certifie : « Moi je m'en fous, ils écrivent bien moi je ne saurais pas écrire un livre. C'est un métier. »

En somme, on reproche au roman sentimental la simplicité de son style, mais on le lit aussi justement pour cette raison, pour ne pas « se prendre la tête », ni réfléchir.

Les lectrices interviewées repèrent aussi des erreurs dans leurs romans. En général, elles concernent les fautes d'orthographe. Mais il y a aussi des fautes de prénoms, des anachronismes et des séquences illogiques. Josiane Gysbrechts résume bien les pensées de toutes : « Dans les Harlequin oui, des fautes d'orthographe, de frappe, parfois même ils se trompent dans les prénoms. Ca, ça me choque. »

À la décharge des fautes d'orthographe, plusieurs lectrices ont précisé que c'était sûrement l'éditeur ou le traducteur qui les ont commises, et qu'elles peuvent en trouver tout aussi bien dans d'autres romans.

Cécile remarque encore une erreur très précise : « Oui, mais là, je me demande toujours si c'est une erreur de traducteur ou non. Dans un bouquin qui se passe en 1902, elle est censée déboucher une bouteille de vin qui date de 1898 et il fait marquer 1998. Mais en général, les erreurs c'est dû aux éditeurs et pas aux auteurs. »

Le contenu du roman sentimental fait aussi l'objet de certaines critiques. Les lectrices elles aussi trouvent une certaine répétition aux histoires, et à la fin toujours heureuse. Mais cela ne les empêche certes pas de lire. Bleton explique qu'« il y a bien un plaisir second, propre à la répétition ».

Pour le caractère de l'héroïne, Josiane Gysbrechts précise : « Beaucoup de plaisir mais parfois ça me révolte parce que je ne réagis pas comme elle à certains moments alors ça m'énerve ... Tu sais quand elle se laisse faire ou des choses comme ça. »

Cécile précise encore : « Comme je l'ai dit, j'aime pas du tout quand l'héroïne se prend pour une James Bond girl, quand elle se met à escalader un toit ou autre pour découvrir qui est le tueur de son frère ou de sœur et que, comme par hasard, le héros est là, ça me gonfle ! Ce que je ne supporte pas non plus, c'est quand il y a des anachronismes dans les historiques. Alors quand il y a un roman qui est daté de 1815 et que la fille demande un daiquiri au serveur, ça c'est hors de question. »

L'héroïne ne peut donc être ni trop docile, ni trop active : il est difficile de trouver un juste milieu pour les lectrices !

## **Sans compétences**

Le manque évident de compétence de certaines lectrices est parfois lié à une lecture nonchalante. Par exemple, les noms des auteurs sont quasiment inconnus de leur public francophone, du fait de leur lecture sérielle. Valérie en apporte une preuve éclatante : « Oui parce qu'au tout début Harlequin n'existait pas quand j'avais 14...C'était heuu Catherine Woodiwiss...(...) Et l'autre-là, l'anglaise euhh ». Elle commet ici une faute dans le nom de l'auteure Kathleen Woodiwiss, et elle n'arrive même plus à nommer Barbara Cartland, pourtant l'auteur la plus connue de romans sentimentaux.

Une autre lectrice, Marie, emploie un moyen mémo technique assez étonnant pour retenir un nom : « Penny Jordan oui, c'était un auteur de romans Harlequin mais je ne me souviens plus des titres...de son nom oui mais plus des romans parce que je crois que j'en avais lu plusieurs d'elle et j'ai retenu le nom parce que Penny je trouvais ça marrant comme nom ! »

Les lectrices sont évidemment conscientes de ce manque de connaissance. Élisabeth aborde ce point : « Je veux dire je connais le nom des auteurs qui sont pas de romans sentimentaux et que je lis mais je ne connais pas les auteurs de romans sentimentaux parce que c'est pas l'auteur qui t'intéresse c'est l'histoire. Je me souviens souvent de l'histoire mais pas de l'auteur. ».

Quelques lectrices ont comparé les auteurs de romans sentimentaux et les auteurs d'autres genres. Pour Denise : « Non, c'est tellement le jour et la nuit pour moi un petit peu, oui. Non, je voudrais pas comparer à Flaubert avec Barbara Cartland non. »

Par rapport aux auteurs, on peut penser que les éditeurs sont en faute. Ils poussent eux-mêmes à la lecture sérielle, avec un mépris évident pour l'auteur puisqu'ils mettent souvent son nom en lettres minuscules, de sorte qu'on n'y fait pas attention. Les éditeurs fidélisent et séduisent leur public avant tout avec les collections et la nouveauté. Les auteures sont en quelque sorte programmées à répondre aux besoins des femmes qui lisent les romans sentimentaux, puisque Harlequin encourage vivement une auteure à lire d'abord de nombreux romans de la collection qu'elle souhaite aborder. Bleton souligne : « qu'écrire un roman d'amour digne de paraître dans l'une des célèbres collections, ça s'apprend, et ça s'apprend d'une seule manière : par la lecture » L'auteure intègre ainsi les principes et la structure nécessaires pour écrire son propre livre.

En ce qui concerne les romans en général, mise à part la fin « surprise », l'idée de lire quelque chose d'instructif revient souvent, au désavantage du roman sentimental. Pour Nicole : « Ben disons que bon, comme les Danielle Steel etc. maman m'a raconté que bon il y avait des films qui parlaient de la guerre etc. et comme elle a vécu ça dans sa petite jeunesse, elle avait lu un livre et c'était vraiment bien rapporté. Donc, je crois que les auteurs se documentent d'abord avant d'écrire leurs romans. Un Harlequin, il n'a rien besoin. Oui un peu des termes médicaux dans la série Blanche, puisque ce sont tous des médecins et des infirmières qui ont toujours des aventures etc. »

Le manque de compétence peut aussi concerner le schéma du roman. Outre quelques lectrices qui avaient du mal à définir le roman sentimental, plusieurs pensaient que la fin n'est pas forcément heureuse. Cet élément prouve qu'elles manquent de compétence parce que le roman sentimental a notamment pour caractéristique d'avoir un « happy end ».

Rose (90 ans, seule, a fini ses primaires et ancienne femme eu foyer) prouve de plusieurs façons son incompétence de lectrice sentimentale : « Je regarde les titres et généralement derrière le livre, il y a un petit résumé. Je lisais le livre et d'après le résumé, j'achetais le livre. Je disais : « ça va être certainement beau ». (...) Oh oui, ça m'ennuierait que ça soit toujours bien. Oui, parce que, dans la vie, tout ne finit pas toujours bien. Alors ça ne se rapporterait pas à la vie et si on lit, ça sert à chasser ses pensées pour vivre la vie. »

Ici, nous pouvons relever plusieurs choses, tout en gardant à l'esprit que Rose est une lectrice âgée et relativement peu instruite. On ne peut deviner si le livre sera beau d'après un résumé. Et comme le disait justement Edwine, les résumés ne sont pas toujours exacts. Elle pense que le roman sentimental ne doit pas avoir une fin heureuse parce qu'autrement il collerait moins à la vie. Or, le roman sentimental n'est pas sensé se rapporter particulièrement à la vie, mais divertir ses lecteurs. Certains romans comportent même vraiment des situations impossibles à vivre et quelques-uns, tout comme les lectrices, font d'eux-mêmes la relation avec le conte de fées. Par exemple cette fin de roman est très explicite : « On m'a dit au

village que le Prince Charmant habitait ici, murmura-t-elle dans un souffle. (...) J'ai perdu ma couronne et ma robe de princesse en chemin, mais il paraît que je ne cuisine pas trop mal. »<sup>7</sup>

## **Identification et distanciation**

La question de l'identification et de la distanciation des lectrices par rapport à l'héroïne reste difficile à aborder. En effet, ce qu'elles en disent peut ne pas correspondre totalement à la réalité.

L'identification de la lectrice à l'héroïne n'est pas si courante, contrairement à ce qu'affirme Coquillat. Elle existe mais les jeunes femmes sont alors les plus touchées, comme Amélie : « (...) je m'identifie aux personnages, c'est une réalité qui est très proche de la mienne. »

Denise explique par contre qu'elle a traversé différentes étapes : « Oui, pour moi c'est basé sur l'émotion, plutôt l'émotion. Parce que oui je ressentais oui j'avais vraiment l'impression d'être l'héroïne, ou quoi si on peut dire. (...) À quinze ans, si. Heu, à quinze ans, peut-être encore plus. Mais à trente ans un petit peu aussi. Moins, moins. Et maintenant que j'ai relu, maintenant moi qui ai la cinquantaine, ce n'est plus la même chose. »

Il y a donc un recul qui se crée au fil du temps.

La focalisation dans le récit peut aider une lecture identificatoire : elle montre toujours plus le point de vue de la femme que de l'homme, puisque les romans sentimentaux sont écrits principalement par des femmes pour des femmes. Mais de plus en plus, les pensées masculines apparaissent. En général, en y pensant, les lectrices préféreraient avoir les deux points de vue, même si elles admettent qu'en tant que femme, il est plus facile de comprendre les pensées de l'héroïne. Viviane explique : « Il faut savoir les pensées des deux parce qu'automatiquement, les gens ne pensent pas pareil, c'est ça qui est bien. »

Il est pourtant étrange de constater que les interviewées parlent plus volontiers du héros que de l'héroïne. Peut-être ces femmes se projettent-elles en réalité dans les deux héros.

Les autres femmes questionnées à ce sujet mettent une certaine distance entre elles-mêmes et l'héroïne, mais on peut se demander si elles créent cette distance pendant leur lecture, ou après. Souvent, comme Denise, elles invoquent le prétexte de l'âge (la cinquantaine), ou alors l'époque et les situations parfois improbables des romans. Mais si le texte sollicite bien la participation de la lectrice, une véritable distance est difficile à établir. Comme le soulignent Mauger et Poliak, « l'émigration mentale dans un autre monde (...) sollicite implication, empathie, identification. » Pour s'absorber dans le récit, la lectrice doit se glisser momentanément dans la peau du personnage, ou au minimum, repérer des affinités avec eux.

Le roman sentimental fait appel avant tout aux sentiments, il donc nécessaire de s'y impliquer.

---

<sup>7</sup> Cet extrait provient du roman *Le talon cassé* d'Anaïck de Launay.

Certaines lectrices, telles Sophia admettent une chose intéressante « quand je lis des romans sur l'actualité...à ce moment-là on peut dire que si ça se passe dans le XXème siècle, souvent on sait reconnaître...on sait s'identifier plus peut-être que dans ces romans-là... ».

De plus, Cécile fait une exception : « Juste pour Lady Vixen. Maintenant il y a des héroïnes que j'adore et qui ont une place particulière mais je ne dirais pas que je m'identifie à elles. »

Ainsi, une véritable identification se produit souvent dans la jeunesse ou dans un cas particulier. Mais on ne peut exclure la possibilité que les lectrices se projettent dans le roman.

Ni que les lectrices se projettent plus dans certains romans que dans d'autres, parce qu'ils leur semblent plus proches d'elles, de leur époque, ou que le style de l'écrivain attire plus leur attention. Selon Eleanor Ty, le roman sentimental marque une sorte de carnaval, de monde inversé par rapport à la vie quotidienne, dans lequel on tente d'explorer le plaisir féminin, et le désir de la transgression de manière prévisible et rassurante. Les lectrices peuvent donc se projeter dans ce monde « déroutant », puis revenir sans problème à la réalité.

Quelques lectrices ont observé pourtant qu'elles s' « identifieraient » quelque part plus dans d'autres romans. Véronique rapporte : « Je vais pas dire de l'identification, plus de l'empathie... Oui c'est plus de ressentir ce que la personne ressent que de se mettre vraiment à sa place (...) Mais bon c'est vrai que les émotions sont quand même plus fortes que dans les romans à l'eau de rose ».

## **Après la lecture**

### **Enchaîner ou non**

La lecture du roman sentimentale est prenante, au point que certaines lectrices enchaînent directement sur un deuxième roman. Marie explique : « Quand j'en termine un systématiquement, je le replie, je le ferme quoi, je vais le mettre dans la bibliothèque j'en prends un autre et je commence l'autre. ». Bien sûr d'autres préfèrent attendre quelque temps, ou penser au roman qu'elles viennent de finir.

### **Le sort du livre**

Une mince majorité des lectrices interrogées conservent leurs romans sentimentaux. Certaines gardent simplement ceux qu'elles ont préférés ou une collection déterminée. Les autres les revendent dans des brocantes ou à Pêle-Mêle, à moins qu'elles ne fassent des dons. Certaines les jettent. Elles rendent aussi les romans empruntés à la bibliothèque ou à leur propriétaire.

Ceci contredit une fois de plus l'idée catégorique du « produit de consommation ». Les gens gardent leurs romans sentimentaux, au moins en partie.

## Les échanges

Une petite majorité des lectrices concernées ne parlent pas des romans sentimentaux qu'elles ont lus. Soit parce qu'elles jugent qu'il est plus facile de parler d'autres lectures, soit parce qu'elles ne parlent pas beaucoup de leurs lectures en général. La question de la honte subie par les lecteurs de romans sentimentaux transparaît ici. Plusieurs lectrices ont évoqué le mépris et les moqueries de leur entourage à l'égard de leur lecture.

Par contre, huit lectrices en parlent autour d'elles, à leurs proches ou leurs connaissances, comme des collègues. Et certaines en prêtent. Dans le cas de Cécile, elle va même en parler sur un site Internet : « je vais sur le forum (forum du site [www.lesromantiques.com](http://www.lesromantiques.com)) pour en parler. En fait c'est comme si il ne s'arrêtait pas vraiment parce que je continue à en parler et les autres répondent donc ce livre continue à vivre d'une certaine façon. »

## La relecture

La plupart des lectrices interrogées éprouvent le besoin de relire un ou plusieurs romans sentimentaux. Très souvent elles les relisent simplement parce qu'elles ne s'en souviennent plus. Edwine, la spécialiste des romans de Barbara Cartland explique : « Je lis de la même façon, comme si c'était un nouveau livre. (...) C'est systématique, je fais cela pour tous, il n'y a pas de préférence. Je ne vois pas d'explication à cela, il y en a tellement que souvent je ne me souviens même pas de la fin. »

Mais d'autres lectrices ont leurs préférences bien marquées et relisent en particulier un roman qu'elles ont vraiment aimé. Cécile par exemple déclare : « Il y en a un que je relis toutes les semaines. Ça fait 20 ans que c'est le même et je ne m'en lasse pas. C'est celui de mon pseudo : *Lady Vixen*. C'est un livre qui va être réédité et je vais le racheter de nouveau. » Selon Julia, la lectrice sérielle : « (...) conservera un certain nombre de « classiques » qui vont former sa collection stable et sur lesquels elle reviendra régulièrement. » C'est effectivement ce que semble faire Cécile.

## Conclusion

La lecture du roman sentimental est-elle une lecture à part oui ou non ?

Si l'échantillon limité qui est en notre possession ne nous permet pas d'envisager des conclusions générales, force est de constater que les témoignages montrent que ce genre n'est pas tout à fait comme les autres sur certains aspects. Trois éléments ressortent clairement des interviews : la notion de contrôle, l'ambivalence des sentiments, et les pratiques éditoriales.

Par notion de contrôle, nous entendons avant tout la capacité d'anticipation sur le déroulement de l'histoire. En achetant un roman sentimental, nos lectrices savent qu'elles ne seront pas flouées sur la marchandise. La thématique (une histoire d'amour), la trame de l'histoire (la trahison, l'amour impossible...) et surtout le dénouement final (le « happy end ») sont les constances qui fondent ce genre littéraire. Cette récurrence favorise certaines pratiques littéraires du type « double activité » ou bien « lecture nonchalante ». Ces notions de

contrôle et d'anticipation permettent aux lectrices de se rassurer avant et pendant la lecture du roman. Elles constituent un facteur déterminant à leur acquisition.

Les personnes interviewées semblent manifester également une ambivalence des sentiments à l'égard du roman sentimental. Toute proportion gardée, un mélange amour-haine semble les animer. Elles aiment les lire pour les sentiments procurés, pour leur humour et l'aspect historique bien présent. Pour autant, elles ne sont pas dupes et savent pertinemment bien que le genre n'est exempt de tout reproche. Que ce soit les incohérences narratives, les fautes d'orthographe et la qualité même de l'écriture, tout ne plaît pas à nos lectrices. Comme nous l'avons vu, nos lectrices ont su développer de solides compétences et un esprit critique à l'égard de ce genre littéraire. Pour autant, elles savent rester tolérantes dans la mesure où les romans leur procurent satisfaction.

Les pratiques éditoriales utilisées à l'égard des romans sentimentaux sont sans doute ce qui en font le plus clairement une lecture à part. On peut le voir dans de nombreux points : « l'absence totale » d'intérêt pour l'auteur, notamment manifestée en mettant son nom en minuscule, l'édition à la chaîne, la traduction des titres et résumés pas forcément exacte, les coupures faites au sein même d'un livre, ou alors l'édition incomplète d'une saga... Les pratiques pour le moins particulières des éditeurs sont légion, et contribuent à créer le mépris qui entoure le genre. Ils ne font pas de chaque roman un livre particulier, mais un roman « remplaçable » ; ils incitent à penser que les romans se valent tous, et on ne retrouve pas forcément chez eux du respect pour le livre qu'ils éditent.

Pourtant, il serait trop simple de catégoriser le roman sentimental dans une « lecture à part ». Puisque en effet, ce n'est pas ce qu'elle est aux yeux même des lecteurs. Les lectrices interrogées ne l'ont pas signalé une, mais mille fois : la principale fonction de ces romans reste avant tout l'évasion, une distraction qui leur permet de s'évader de la vie quotidienne. Et en cela, le roman sentimental remplit parfaitement sa fonction.

Enfin, dans le point que nous devons aborder, « les pratiques de lecture », nous pouvons constater que la lecture du roman sentimental n'est pas totalement différente des autres lectures : le zapping, la lecture nonchalante, la double activité, la lecture rapide ou non, la relecture et même la lecture de la fin avant tout... toutes ces pratiques peuvent tout aussi bien s'appliquer pour la lecture de n'importe quel autre genre littéraire.

Les romans sentimentaux, en définitive, s'inscrivent dans une « logique émotionnelle » ; l'achat de romans sentimentaux est surtout motivé par les sentiments qu'ils procurent. Joie, tristesse, rire, distraction sont déterminants pour leur lecture. Nos lectrices perçoivent effectivement que les qualités littéraires peuvent parfois faire défaut, comme se complaisent à le souligner les critiques. A vrai dire, ce n'est pas ce qu'elles leur demandent... puisque leur principale fonction reste l'évasion.

## **Bibliographie**

### **Sources primaires**

BEVERLY Barton, *Inavouable destin*, Paris, Éditions Harlequin, Coll. Rouge Passion, 2000.

DUKE Élizabeth, *Un rêve impossible*, Paris, Éditions Harlequin, Coll. Azur, 2005.

LAUNAY Anaïck de, *Le talon cassé*, Paris, Éditions Nous Deux, 1996.

LINDSEY Johanna, *Passagère clandestine*, Paris, Éditions J'ai lu, Coll. Aventures et Passions, 1994.

QUICK Amanda, *Un duo inattendu*, Paris, Éditions J'ai lu, Coll. Aventures et Passions, 2000.

SMITH Barbara Dawson, *Coureur de jupons*, Paris, Éditions J'ai lu, Coll. Aventures et Passions, 2001.

BUSBEE Shirley, *Lady Vixen*, Paris, Éditions J'ai lu, Coll. Aventures et Passions, 1982.

WEYRICH Becky Lee, *Dans les bras d'un pirate*, Paris, Éditions J'ai lu, Coll. Aventures et Passions, 1999.

### **Sources secondaires**

BETTINOTTI Julia, « Lecture sérielle et roman sentimental », dans : *L'acte de lecture*, ss la dir. de Denis Saint-Jacques, Québec, Éditions Nota bene, p. 161-176.

BETTINOTTI Julia et LIZE Paul, « Les stratégies de dévalorisation de la littérature populaire : L'exemple du roman Harlequin », *Cahiers pour la littérature populaire*, n°7, Automne-Hiver 86, p. 87-101.

BETTINOTTI Julia et BLETON Paul, « Le mauvais goût, ça s'apprend ! », dans : *Les Mauvais genres*, actes du colloque organisé au Centre culturel canadien de Paris les 23, 24 et 25 novembre 1989, textes réunis par Jacques La Mothe, Liège, Éditions du C.L.P.C.F, 1992, (Coll. *Les Cahiers des Paralittératures*, n°3), p.99-107.

BLETON Paul, « Un modèle pour la lecture sérielle », *Études littéraires*, vol. 30, n°1, automne 1997, p. 45-55.

BLETON Paul, *Ça se lit comme un roman policier : comprendre la lecture sérielle*, Québec, Éditions Nota bene (Coll. Études culturelles), 1999.

CONSTANS Ellen, *Parlez-moi d'amour : Le roman sentimental. Des romans grecs aux collections de l'an 2000*, Limoges, PULIM (Presses Universitaires de Limoges), 1999.

*La Corrida de l'amour : le roman Harlequin*, ss la dir. De Julia Bettinotti, Québec, XYZ, 1990.

COQUILLAT Michelle, « Romans roses pour femmes modernes », L'amour en mille recettes, dans *Le Monde diplomatique*, septembre 1998.

COUEGNAS Daniel, *Introduction à la paralittérature*, Paris, Éditions du Seuil, 1992.

FAVIER Annie, « Du nouveau dans le roman féminin », *Livres Hebdo*, n°5, 2 octobre 1979, p.79.

MAUGER Gérard et POLIAK Claude F., « Les usages sociaux de la lecture », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°123, juin 1998, p. 3-24.

PEQUIGNOT Bruno, « Les femmes dans le roman sentimental moderne », *L'Homme et la société*, XXVe, n°99-100, 1991// 1-2, p. 115-125.

Communelangua.com